

Luminata

Mélikah Abdelmoumen

Number 144, February 2015

Animaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73445ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Abdelmoumen, M. (2015). Luminata. *Moebius*, (144), 99–106.

MÉLIKAH ABDELMOUMEN

Luminata

Pour C., qui fait des photos lumineuses de/dans la vraie vie.

Un jour elle grandira et elle saura qui sont les animaux.

Enfin, animaux au sens où ils l'entendent, eux, lorsqu'ils disent des choses comme : « Oh, ces Roms, ils vivent dans la crasse et parmi les rats comme des animaux, ils ne sont pas comme nous... »

Parce qu'elle, elle les aime, les animaux. Elle avait un petit chien auquel elle était particulièrement attachée mais un soir, une bougie a déclenché un incendie dans le bidonville. Toutes les baraques avoisinantes ont brûlé comme des tas de paille sèche. Sa mère a tout juste eu le temps de les attraper, elle et son petit frère, le bébé, pendant que son père agrippait sa grande sœur, et ils ont à peine eu le temps de courir pour échapper aux flammes qui se déversaient sur les cabanes comme une grande vague.

Le chien est resté coincé. Elle a trouvé son petit corps calciné dans les débris et la suie, le lendemain. Elle n'a pas eu peur. Elle a voulu le montrer aux autres. Mais personne ne voulait le regarder. Personne sauf elle et Bianca, sa cousine, n'a voulu lui dire au revoir. Alors elles se sont plantées toutes les deux devant le chien mort au grand soleil, dans les seuls vêtements qu'il leur restait, robes de nuit déchirées, pieds nus et noirs, cheveux en nœuds. Elles lui ont chanté une chanson dans une langue inventée pendant qu'autour d'elles la police établissait la liste des gens qui avaient perdu leur cabane, parfois avec des mots gentils et parfois avec le regard qu'on pose sur la vermine.

La semaine suivante, sur les deux cents habitants du bidonville, seule une minorité s'est vu offrir un hébergement d'urgence, c'est-à-dire une dizaine de nuits dans un hôtel miteux, avant d'être de nouveau livrée à elle-même et à la rue. Son père lui a dit que, normalement, on offrait cette solution sparadrap à toutes les familles avec enfants, surtout en bas âge. Elle comprend mal pourquoi ses parents, sa sœur, son frère le bébé et elle n'en font pas partie et pourquoi, aujourd'hui, ils vivent avec une dizaine d'autres familles du bidonville calciné, cachés sous une bretelle d'autoroute, à même le béton, dans des tentes fabriquées avec des bâches de plastique trouvées dans les poubelles.

Elle a entendu des gens qui passaient l'autre jour dire le mot en les regardant, elle et Bianca, jouer avec de vieilles bouteilles de bière et des cailloux : « petites sauvages, petits animaux ». Ils l'ont chuchoté mais assez fort pour être entendus, les lèvres pincées, comme s'ils allaient se trouver mal. Un jour elle grandira et elle comprendra qui sont les animaux.

*

Elle se promenait avec Bianca dans ce petit espace vert près du périph' lorsqu'elles ont vu, sur un banc public, l'enveloppe oubliée. Elles se sont regardées et, après un long silence, elles se sont pris la main et se sont approchées du banc, à petits pas.

Luminata a essuyé ses mains noires de suie sur sa jupe pas tellement plus propre, par réflexe et un peu en vain. Elle savait bien que ses doigts laisseraient des traces sur l'enveloppe lorsqu'elle la prendrait. Mais comment savoir ce qu'il y avait dedans, et surtout qui était son propriétaire, sans la toucher ?

Elle l'a attrapée. Bianca l'a prise par le bras et l'a attirée derrière un bosquet. Elles se sont accroupies, leurs petits cœurs pulsant dans leurs pieds nus, crasseux et endoloris. Elles ont longuement regardé le texte imprimé sur l'enveloppe blanche. Elles reconnaissent bien quelques chiffres et quelques lettres, mais comme elles n'ont réussi à aller à l'école que trois ou quatre jours avant l'incendie

du bidonville et que maintenant c'est trop loin et trop compliqué, elles ne peuvent pas lire ce qui y est écrit.

Bianca finit par arracher l'enveloppe des mains de Luminata, qui pousse un petit cri de surprise. Elle ouvre le rabat déjà décollé. Elle y plonge la main.

Ce sont des photos dans un petit sachet de plastique mince. Peut-être une quinzaine. Des photos couleur imprimées sur du papier glacé. Un homme et un enfant, et une femme mais moins souvent la femme. C'est surtout elle qui les a prises, et pas avec un téléphone portable, avec un véritable appareil, une vraie caméra. Bianca et Luminata répètent ce mot et aiment le faire rouler dans leur gorge : ca-mé-ra.

Elles qui n'ont vu des clichés que sur l'écran des téléphones de la famille et des voisins (et seulement quand ils réussissent à récupérer des portables ni trop anciens ni trop défectueux), elles sont fascinées, comme hypnotisées par les images imprimées.

Il y en a une du monsieur, brun et barbu, avec des petites lunettes rondes, qui tient le petit garçon de deux ou trois ans dans ses bras devant un canal quelconque, dans une ville que Luminata et Bianca ne pourraient évidemment pas identifier. Le petit garçon porte un bonnet assorti à ses moufles, un manteau d'hiver élégant et propre, et de petites bottes rouges.

Il y en a une autre où le monsieur, la dame et l'enfant sont assis tous les trois, les parents sourient de toutes leurs dents et le petit garçon fixe l'objectif, intrigué. La mère allonge le bras et c'est elle qui prend la photo... l'image est un peu floue, la lumière, diffuse. Ils ressemblent à trois créatures célestes.

Sur une autre image, il y a le petit garçon dans une grande pièce où de rares meubles ornent un parquet foncé qui brille comme une chaussure neuve. Le petit enfant court après un chien et essaie de lui attraper la queue. Le chien porte une sorte de pull en laine. Luminata et Bianca pouffent de rire, leurs petites mains noires sur la bouche, intimidées et surprises par l'image incongrue.

Et il y a des photos du monsieur et du petit garçon devant toutes sortes de monuments ou de paysages, et devant une statue dont Luminata est convaincue qu'elle est

en or massif, alors que Bianca, sceptique, propose plutôt l'idée d'une statue en pierre recouverte d'une peinture rare et précieuse.

La nuit commence à tomber et, même si elles pourraient continuer des heures à regarder ces quinze pauvres images d'une vie dont les protagonistes sont convaincus qu'elle est ordinaire, il est temps de rentrer. Elles reprennent donc, dos courbé, le chemin du périph', Luminata tenant l'enveloppe contre son cœur.

Autour du feu de fortune qui pue les ordures dont on n'a pas le choix de se contenter pour se réchauffer et faire la cuisine, Bianca, Luminata, leurs parents et les autres enfants mangent en silence. Visages noirs et fatigués. Elles n'ont rien dit à leurs proches. Il y a bien plus grave, sous le périph'. Et il n'est pas question qu'on les traite de voleuses ou pire, qu'on leur arrache les photos pour les brûler afin que personne ne soit témoin de leur larcin... parce qu'on dira que c'était un larcin, même si les photos ont été oubliées sur le banc et même si Bianca et Luminata ont l'intention de retourner tous les jours au parc pour les remettre à leur propriétaire.

Ce soir-là, couchée sous la bâche et blottie contre son frère, sa sœur et ses parents, toute la famille entassée sur un matelas pour deux, Luminata sent le plastique de l'enveloppe des photos qui griffe son torse. Cette douleur, précieuse. Cette impression d'un privilège que la vie lui a accordé : être la gardienne des photos de la dame, la retrouver, voir son sourire lorsqu'elle découvrira qu'elle, Luminata, en a pris grand soin.

*

Le lendemain, dès le soleil levé, on les retrouve accroupies derrière le bosquet, à guetter la foule des travailleurs qui transitent vers les bureaux, écoles, boutiques, banques, bus, stations de métro. Il fait frais en ce matin de début novembre. Leurs petits pieds nus tremblent dans les babouches trop grandes pour Bianca et les mules trop petites pour Luminata que l'un des habitants du quartier est venu porter sous le périph' avec un tas d'autres vêtements et de vivres. Leurs jupes d'été déchirées et leurs

vestes de laine élimées ne valent pas grand-chose. Elles se serrent l'une contre l'autre. Elles guettent. Elles essaient de ne pas se faire remarquer.

Ce n'est que longtemps après l'amenuisement de la foule des travailleurs, une fois le parc presque désert, qu'elles voient une femme y entrer et se diriger vers le banc juste devant leur bosquet. Elles la reconnaissent tout de suite.

La dame s'assoit et ouvre le couvercle du gobelet qu'elle tient à la main. Ça sent bon le café. Luminata en a les narines qui frémissent. Elle adore le café au lait. C'est un petit rituel qu'elle et sa mère ont à cœur : chaque matin, la mère verse un peu du contenu de sa tasse dans un autre contenant, y verse un peu du lait du bébé, et le tend à Luminata. Elles s'assoient côte à côte sur les marches de béton qui mènent au passage sous le périph'. Elles boivent en silence. Elles regardent le ciel et les voitures qui passent. Elles avalent une quantité peu recommandable de gaz d'échappement. La mère de Luminata s'allume une cigarette et en pointant toutes les voitures qui les entourent, le paysage de béton gris et sale, elle fume sa clope et hausse les épaules l'air de dire : de toute façon, à quoi bon préserver mes poumons ? Elle entoure sa fille de son bras libre et elles finissent leurs cafés.

Luminata se rend compte que Bianca s'est levée et qu'elle s'est avancée vers la dame. Elle se tient devant celle-ci, qui lui sourit et lui dit, très simplement : « Bonjour, toi. Ça va ? » Lorsque Luminata voit Bianca tendre une main ouverte plutôt que l'enveloppe de photos (normal, elle est contre son cœur, à elle, sous son t-shirt) et la dame fouiller dans son sac pour trouver de la monnaie, elle se lève d'un bond, sort de derrière le bosquet et se précipite à leur rencontre.

— Ah, mais vous êtes deux ! Bonjour, toi aussi ! dit la dame dans un sourire. Je suis désolée, je crois que je n'ai pas beaucoup de monnaie. Comment vous vous appelez, les filles ?

— Moi c'est Bianca et elle Luminata. T'as pas un euro, madame ? Pour manger ?

Luminata pousse Bianca du coude avec un grognement.

— C'est pas grave, dit la dame à l'intention de Luminata en continuant de fouiller dans son sac. Je dois bien avoir ça quelque part...

— Je m'appelle Luminata et j'ai sept ans. Elle, la Bianca, elle a huit ans. C'est gentil pour l'euro mais c'est pas grave. Nous on a trouvé tes photos ici, hier. Regarde. Tu es venue ici pour les chercher, non ?

Et elle sort de sous son t-shirt l'enveloppe, d'un air triomphant.

— Oh que c'est gentil ! Oh que c'est mignon ! dit la dame en voyant l'enveloppe toute tachée. Non, j'étais revenue pour boire mon café après être allée déposer mon garçon à la crèche. Je ne pensais jamais retrouver mes photos mais ce n'est pas grave, j'en avais commandé d'autres. Quelle surprise !

Elle tend la main vers l'enveloppe et Bianca, posant doucement la sienne sur le bras de la dame, l'arrête dans son geste :

— S'il te plaît, madame. Si tu vas en avoir d'autres, est-ce que tu peux nous donner celles-là ? Elles sont tellement jolies.

Luminata s'apprête à gronder sa cousine mais n'en a pas le temps.

— Euh, bien sûr que vous pouvez les garder ! dit la dame. Mais ce n'est pas tellement intéressant pour vous, des photos de gens que vous ne connaissez pas... Vous aimeriez que je revienne avec mon appareil pour prendre des photos de vous et de votre famille ? Elle est où, votre famille ?

Luminata essaie d'expliquer mais, mesurant ce qu'elle est en train de dire, se met à rougir, elle sent les larmes lui monter aux yeux, son torse se comprimer. Elle se tait. Et pendant que Bianca, plus courageuse, dit à la dame que si elle le veut bien, on pourrait faire les photos ici, dans ce parc, parce que si on fait les photos chez eux on verrait dans l'image « la misère derrière les gens » et que ce serait trop triste, Luminata entend en boucle le mot, toujours le même... si bien qu'elle finit par le dire à voix haute et que, devant le regard interrogateur de la belle dame, elle précise : « Il y a des gens, ils disent que nous on vit comme les animaux. »

La dame fronçe les sourcils. Elle pose les mains sur les épaules de Luminata et la regardant droit dans les yeux, elle lui dit : « Ne les écoute pas. Ce sont eux, les bêtes. »

Luminata hoche la tête. La dame lui donne un baiser sur le front. Elle sent le savon et les épices. Elle leur donne rendez-vous le surlendemain, elle écrit les chiffres de l'heure du rendez-vous sur un morceau de papier. Les petites ne comprennent pas tout mais elles savent que de toute façon, elles feront comme ce matin, elles viendront à la première heure pour être certaines de ne pas rater la dame. Elle dit qu'elle reviendra avec sa caméra. Elle fera des portraits qu'elle fera ensuite imprimer pour les leur donner.

La dame se lève et s'éloigne doucement. Elle se retourne plusieurs fois pour leur envoyer la main. Les deux petites se cachent derrière le bosquet et la regardent partir. Elle sort de sa poche un porte-clés et lorsqu'elle appuie dessus, les phares d'une énorme voiture noire clignotent en émettant une petite musique stridente. Luminata, tout à coup, se demande si la dame reviendra vraiment. Parfois, les gens comme elle, même s'ils sont très gentils, oublient de revenir.

*

Luminata ne le saura jamais. Elle et Bianca ne reviendront pas le surlendemain. Entretemps, la police est passée aux aurores et a expulsé tout le monde de sous le périph'. « Comment est-ce qu'ils font pour mettre les gens dehors de dehors ! Ce sont des monstres ou quoi ? ! » a crié son père dans leur langue, entre deux sanglots, aux policiers. Il avait encore passé la nuit à noyer son désespoir dans le plus infect (et le moins cher) des vins de table de l'épicerie qui se trouve près de la station de métro.

On leur a proposé quelques nuitées à l'hôtel, mais pour la mère et les enfants seulement. Ils ont refusé. La mère de Luminata a essayé de leur expliquer que dans une chambre d'hôtel sans son mari, les enfants seraient choqués, et qu'en plus il lui serait impossible de leur faire à manger.

Et alors Luminata a entendu le mot, encore, cette fois de la bouche d'un policier grognon : « Tu vois... préfèrent vivre comme ça, putain... comme des animaux... » Un de ses collègues lui a répondu, glacial : « Et tu ferais comment, toi, à leur place, le génie ? »

Mais elle n'a pas pu assister à la suite de la dispute, entraînée par son père qui délirait et crachait toute sa douleur, sa honte et sa rage. Ils se sont vite éloignés dans le froid du petit matin. De peur d'être arrêtés, ils ont fui.

Ce soir-là, entassés les uns contre les autres dans le coin d'un entrepôt désaffecté où ils dorment à même le sol en attendant de voir si la police les chassera encore ou s'ils auront la possibilité de se construire de petites cabanes pour se tenir au chaud le temps que cette nouvelle escale pourra durer, personne ne se rend compte que Luminata, dans son coin, a les yeux grand ouverts.

Elle a les yeux grand ouverts et elle s'imagine, posant pour la dame, en robe de gala, dans le parc, par un jour furieusement ensoleillé... Elle entend carillonner son propre rire, celui de la dame, dont le fils et le mari sont assis sur le banc, élégants, et la regardent avec des yeux pleins de douceur. Bianca, elle, est cachée derrière le bosquet et la regarde plutôt avec des yeux jaloux. Et dans sa robe rose de princesse, Luminata tourne, tourne, tourne sur l'herbe jusqu'à s'étourdir. Et ce n'est qu'au moment de sombrer dans le sommeil que l'image dans sa tête se craquelle, se fissure jusqu'à fondre et à se tordre comme dans des flammes... C'est que dans son rêve éveillé, à un moment, en voulant soulever sa robe de gala pour éviter que l'herbe ne la tache, elle a découvert que sous la jupe de tulle rose, ses petits pieds qui auraient dû se trouver dans des escarpins de princesse sont nus, abîmés et noirs de suie.